

L'ESCLAVE

LES LIVRES DES RAI-KIRAH – TOME 1

CAROL BERG

Carol Berg a ses racines au Texas, dans une famille d'enseignants, de musiciens et de travailleurs des chemins de fer. Elle a combiné une carrière d'ingénieur en informatique avec celle d'écrivain, tout en élevant trois fils. Elle vit avec son mari au pied des montagnes du Colorado.

Carol Berg est publiée pour la première fois en France avec cette trilogie de Fantasy riche et passionnante, dont la qualité d'évocation, la profondeur psychologique et l'intelligence de l'intrigue peuvent rappeler **Robin Hobb**, **Fiona McIntosh**, **Lois McMaster Bujold** et **Guy Gavriel Kay**, ou encore *La Trilogie de l'Empire* de **Ray Feist** et **Janny Wurts**. C'est dire combien Carol Berg tutoie les maîtres du genre avec cette fresque extraordinaire.

Le livre : Seyonne n'a pas toujours été un esclave. Autrefois, les membres de son peuple étaient les gardiens d'une magie comme on n'en avait jamais vu, des protecteurs, des défenseurs. Mais les Derzhi sont arrivés et les ont réduits en esclavage. À présent, des années de misère dégradante ont brouillé la mémoire de Seyonne et miné sa force. Pour son peuple, il est déjà mort. Et à ses yeux, sa propre fin est tout ce qu'il lui reste – jusqu'à ce qu'il rencontre l'espoir dans les circonstances les plus improbables...

Vendu une fois de plus, Seyonne est acquis par Aleksander, héritier de l'empire derzhi. Son nouveau maître est un homme froid et d'une insouciance cruauté. Mais en Aleksander dorment les germes de la grandeur. Tout ce qu'il lui faudrait pour s'épanouir, ce sont les conseils d'un guide comme l'était autrefois Seyonne.

Mais le temps manque, car des démons aussi ont remarqué Aleksander et, ce qu'ils ne peuvent contrôler, ils le détruiront...

CHAPITRE I

Selon les prophètes ezzariens, les dieux livrent leurs combats dans les âmes humaines et si ce champ de bataille déplaît aux déités, elles le transforment à leur gré. Je le crois. J'ai vu l'un de ces affrontements, et l'une de ces transformations, telle qu'elle ne peut procéder que de la volonté des dieux. Ce n'était pas mon âme qui était impliquée – Verdonne et Valdis soient loués, comme tout autre dieu qui pourrait m'entendre narrer cette histoire – mais je ne suis plus celui que j'étais avant d'en être témoin.

Le prince héritier Aleksander, Palatin d'Azhakstan et de Suzain, prêtre d'Athos, souverain de Basran, Thryce, et Manganar, destiné à monter sur le Trône du Lion et à régner sur l'empire derzhi, était peut-être le jeune homme le plus grossier, le plus arrogant et le moins charitable de tous les déserts d'Azhakstan. Dès notre première rencontre, c'est ce que j'ai pensé de lui, même si l'on peut estimer que je n'étais pas impartial. Lorsqu'on se tient sur l'estrade d'un marché d'esclave, nu, dans un vent assez froid pour geler les fesses d'un démon, on ne peut guère se faire un avis impartial.

Le prince Aleksander avait hérité l'intelligence et l'autorité d'une famille royale qui avait régné sur un empire en constante expansion pendant cinq cents ans, et qui avait été assez intelligente pour ne pas s'affaiblir par des mariages consanguins ou des guerres intestines. Les nobles derzhi de la plus ancienne extraction, et leurs épouses, détestaient son manque de respect alors même qu'ils poussaient sur son chemin leurs filles bonnes à marier. Les membres

de la noblesse plus récente, qui n'étaient pas eux-mêmes des parangons de vertu, le considéraient comme un jeune homme charmant car il leur permettait de partager avec lui des divertissements grandioses, même si leur opinion était fluctuante lorsqu'ils étaient en butte aux caprices du prince et à son tempérament irascible. Les commandants militaires derzhi l'estimaient capable, comme l'exigeait son héritage, mais la rumeur courait que le poste d'adjoint militaire de ce prince irréfléchi et obstiné se tirait au sort, et revenait au perdant. Aux gens du commun, bien entendu, on ne permettait pas d'avoir une opinion sur la question. Pas plus qu'aux esclaves.

— Tu dis que celui-ci sait lire et écrire ? dit le prince au marchand d'esclave suzaini (après avoir examiné mes dents et tâté les muscles de mes bras et de mes cuisses). Je pensais que seules les Ezzariennes apprenaient à lire, et ce uniquement pour déchiffrer les recettes de potions et de sortilèges. J'ignorais que c'était permis aux hommes. (Puis, tout en tapotant mes parties de sa cravache, il se pencha vers ses compagnons pour émettre l'habituel commentaire humoristique sur la castration des esclaves ezzariens :) Aucunement nécessaire. La nature y veille déjà lorsqu'ils naissent mâles en Ezzarie.

— Oui, Monseigneur, il sait lire et écrire, déclara le Suzaini obséquieux, tandis que sa barbe tressée de petites perles cliquetait au rythme un peu bredouillant de ses paroles. Celui-ci possède de nombreuses qualités qui le rendraient apte à vous servir. Très civilisé pour un barbare, avec de bonnes manières. Il peut tenir les comptes, servir à table ou exécuter de lourds travaux, comme il vous plaira.

— Mais a-t-il subi les rituels ? Aucune de ces absurdités magiques dans sa tête ?

— Non, aucune. Il sert depuis la conquête. Il est passé par les rituels le premier jour, je dirais. La Guilde s'assure toujours de traiter les Ezzariens. Il n'y a plus de sorcellerie en lui.

Non, en vérité. Plus du tout. Je respirais toujours. Mon sang coulait toujours dans mes veines. C'était à peu près tout ce qui restait.

Encore quelques autres manipulations brutales de la part du prince.

— Il conviendrait d'avoir dans ma maison un esclave possédant un semblant d'intelligence, soit-elle barbare.

Le marchand me lança un regard d'avertissement foudroyant, mais un esclave apprend vite à choisir les points d'honneur pour lesquels il est prêt à souffrir. À mesure que passent les années de servitude, ceux-ci se font de plus en plus rares. J'étais esclave depuis seize ans, presque la moitié de mon existence. De simples mots ne pouvaient me hérissier.

— Mais qu'est ceci ? (J'essayai de ne pas sursauter lorsque la cravache toucha mon dos lacéré.) Tu m'as dit qu'il avait de bonnes manières. Pourquoi ces marques, s'il est si vertueux ? Et pourquoi son propriétaire s'en débarrasse-t-il ?

— J'ai des papiers, Votre Altesse, où le baron Harkhésian atteste que cet esclave est le meilleur et le plus obéissant qu'on puisse trouver, doté de toutes les qualités que j'ai décrites. Il ne s'en débarrasse que pour rétablir ses finances et indique que les marques proviennent d'une erreur et ne devraient pas être retenues contre cet esclave. Je ne comprends pas, mais vous pouvez voir le sceau de ce seigneur sur mes papiers.

Le marchand d'esclave ne pouvait pas comprendre, évidemment. Le baron se mourait. Ce vieux guerrier, que j'avais servi ces deux dernières années, avait décidé de me vendre plutôt que de me laisser devenir la propriété de sa fille unique, une femme qui prenait un plaisir singulier à maltraiter ceux qu'elle ne pouvait contraindre à l'aimer. Choisir qui j'aimerais était l'un de mes derniers points d'honneur. Nul doute qu'il s'effriterait comme tout le reste, si le temps m'en était donné.

— S'il ne vous convient pas, peut-être que l'un des autres...

Les petits yeux du marchand d'esclaves parcouraient nerveusement l'enclos dénudé et la dizaine de spectateurs impatients. Aussi longtemps que le Prince me manifesterait de l'intérêt, personne n'oserait lancer une enchère et il faisait tellement mauvais ce jour-là qu'il n'était pas certain qu'il resterait quiconque pour acheter les quatre autres pauvres hères blottis dans un coin.

— Vingt zénars. Fais-le livrer à mon maître-esclave.

Le marchand était horrifié.

— Mais, Votre Altesse, il en vaut au moins soixante !

Le prince adressa à l'homme un tel regard de patience poussée à bout que toute personne sensée aurait vérifié qu'on ne lui pointait pas un poignard dans le dos.

— Je réduis de cinquante parce qu'il est endommagé. Avec ces cicatrices sur le dos, je devrai le tenir mieux vêtu. Mais je te donne dix de plus parce qu'il sait lire et écrire. N'est-ce pas équitable ?

Le marchand d'esclaves admit sa défaite, et vit le danger qu'il courait. Il se prosterna.

— Bien sûr, Votre Altesse. Équitable et sage comme toujours. Vingt zénars.

Ce marchand, j'en avais le sentiment, réserverait une mauvaise surprise à l'ami bien intentionné qui avait signalé au prince la mise aux enchères d'un esclave érudit.

Le prince se trouvait en compagnie de deux autres jeunes gens. Ils ressemblaient à des oiseaux bariolés dans leurs vêtements de soie et satin multicolores, leurs ceintures en chaîne d'or, avec des dagues et des épées si travaillées, si décorées de bijoux qu'elles devaient être totalement inutiles. À la vue de leur expression molle et de leurs yeux trop rapprochés, je me demandais s'ils avaient la moindre idée de l'usage de ces armes. Le prince lui-même, mince et élancé, portait une camisole sans manches de soie blanche, des culottes de peau de biche teinte en brun foncé, des bottes hautes et un manteau de fourrure blanche qui ne pouvait être qu'une peau d'ours argenté de Makhara, la plus belle et la plus rare fourrure au monde. Une natte unique rassemblait ses cheveux roux sur son épaule droite – la tresse des guerriers derzhi – et il portait peu de bijoux : des cercles d'or martelé aux bras, et une seule boucle d'oreille d'or sertie d'un diamant valant probablement davantage que tous les colifichets de ses coquets compagnons.

Le prince administra une tape sur le bras de l'un de ces compagnons si élégamment vêtus :

— Paie-le, Vanye. Et pourquoi n'emmenes-tu pas cette créature ? À l'exception de ces cicatrices, il est bien plus avenant que toi. Il fera bien dans mes appartements, ne crois-tu pas ?

Le jeune noble au visage grêlé et au menton fuyant, dans son satin bleu et ses plumes de coq, en resta bouche bée, saisi d'une stupéfaction horrifiée. Et il y avait de quoi. Par cette seule phrase le prince venait de bannir à jamais messire Vanye de la société derzhi. Non pas à cause d'un commentaire public et humiliant sur ses défauts physiques, mais pour avoir été chargé de s'occuper d'un esclave, tâche à peine moins indigne que la préparation des

cadavres avant leur incinération, et un peu plus que le dépeçage des animaux. Tandis que le prince se détournait pour franchir la barrière d'un pas nonchalant, l'homme sans menton tira sa bourse et jeta des pièces aux pieds du marchand d'esclaves, avec l'expression de qui vient de mordre dans un fruit de dakh trop vert. L'efficacité avec laquelle Aleksander pouvait, en cinq brèves minutes, détruire un ami, insulter un marchand de renom et escroquer un baron influent, était stupéfiante.

Moi, à la manière des esclaves, je ne voyais pas plus loin que l'heure suivante. Plutôt que passer une journée entière enchaîné à un mur du marché aux esclaves, par un temps aussi maussade, j'avais la perspective d'être vêtu et à l'abri presque immédiatement. Je ne m'en sortais pas si mal. C'était loin d'être mon pire jour d'enchères.

Mais, comme cela arriverait souvent dans les mois à venir, j'eus à récolter ce que la désinvolture du prince Aleksander avait semé. Le marchand d'esclaves furieux déclara qu'il n'avait pas le temps de remplacer l'étroit collier, les chaînes de bras et les entraves serrées conçus pour rassurer les délicates acheteuses d'esclaves, et il refusa de fournir ne fût-ce qu'un pagne pour me couvrir. Mon périple à travers les foules de cette cité cosmopolite, nu sous la pluie glaciale, sautillant frénétiquement derrière la monture de sire Vanye pour éviter d'être traîné, n'avait rien à envier aux événements les plus grotesques de ma longue captivité.

Quant au seigneur sans menton... eh bien, se trouver physiquement à la merci d'un homme qui se considère comme extrêmement mal traité n'améliore en rien votre situation. Et quand cet homme se croit ingénieux mais ne l'est pas, la situation peut considérablement empirer. Au lieu de me livrer directement au maître-esclave du prince, sire Vanye m'emmena à la forge du palais et ordonna au forgeron de me marquer du sceau royal... sur le visage.

J'expirai avec horreur le peu de souffle qui me restait. Le jour de leur capture, tous les esclaves étaient marqués au fer d'un cercle traversé d'une croix, mais toujours sur l'épaule, comme je l'avais été, ou sur la cuisse. Jamais au visage.

— C'est un fugitif, alors ? dit le forgeron. Le prince Aleksander ne fait marquer que ceux-là de cette manière. Il n'aime pas la laideur, même chez les esclaves destinés aux mines.

— Non, je suis seulement... , essayai-je de protester, mais Vanye me fit taire à l'aide d'une barre de fer qu'il tripotait depuis notre entrée dans la forge.

— Vois-tu les marques de fouet sur son dos, et comme nous avons dû l'enchaîner tel un chien sauvage? Bien sûr que c'est un fugitif.

— C'est un Ezzarien. Durgan dit que...

— As-tu peur d'un tel déchet rampant? La seule magie qui va avoir lieu ici, c'est lorsque je ferai de toi un eunuque à la langue coupée pour ta désobéissance. Obéis, maintenant.

Le coup que Vanye m'avait asséné sur la tête m'avait assommé, mais je regrettai bientôt qu'il n'ait pas frappé plus fort. Se réclamant d'une longue expérience des caprices princiers, le forgeron hésitant n'utilisa que son plus petit fer pour me marquer la pommette gauche du sceau de la maison royale. Le plus gros fer aurait mis à nu l'os et les dents, créant assez de dommages pour que l'infection s'y installe et dévore ce qui serait resté de tissu sain. Mais en cet instant, mes pensées n'étaient pas à la gratitude.

C'est ainsi que je fus livré au palais d'été de l'empereur, au milieu de l'hiver, et déposé sur le plancher couvert de paille du quartier des esclaves, secoué de tremblements, prêt à vomir, et à moitié fou de douleur.

Le maître-esclave, un robuste Manganar au visage plat et barbu, qui se nommait Durgan, abaissa sur moi un regard perplexe.

— Qu'est ceci? On m'a annoncé l'arrivée d'un nouvel esclave pour le service de la maison du prince, pas celle d'un fugitif juste bon pour les mines.

Je n'étais assurément pas en état d'expliquer la pitoyable tentative de vengeance de Vanye, son plan ingénieux pour ruiner la bonne affaire du prince.

— C'est le seul qui ait été acheté aujourd'hui. Messire Vanye a dit...

L'aide du forgeron qui m'avait traîné à travers la cour faillit avaler sa langue lorsque Durgan le saisit à la gorge.

— Par le feu du démon! Vanye! Le forgeron a marqué le nouvel esclave du prince sur l'ordre d'un imbécile même pas assez intelligent pour ouvrir son pantalon quand il pisse? (Le maître-esclave semblait vouloir passer la tête du garçon à travers le mur.)

Dis à ton maître-forgeron qu'il ne doit jamais, jamais marquer un esclave à moins que l'ordre ne vienne des lèvres mêmes du prince ou des miennes. On m'a dit de laver et d'envoyer celui-ci servir le souper. Non, mais regarde-le!

Je ne devais pas être très beau à voir. Et mon estomac se vida derechef à la simple évocation de nourriture.

— Au moins, le maître a fait attention, avec le marquage, balbutia le garçon en reculant vers la porte. Il n'est pas trop endommagé, si?

— Je n'espérerais pas trop vivre au-delà de tes quatorze ans, si j'étais toi. Disparais! J'ai du travail.

Une demi-heure plus tard, je gravissais les marches de l'escalier dérobé menant au palais d'Aleksander en portant un plateau monstrueusement lourd, couvert de fruits épluchés, de pâtisseries saupoudrées de cannelle, d'une meule de fromage askhazi puant et d'une fontaine de nazrheel bouillant, leur thé à l'odeur de foin brûlé. Tous les quelques pas, je devais m'arrêter pour laisser ma tête embrouillée s'éclaircir, mon estomac agité se calmer, et les pulsations brûlantes cesser de faire rage dans ma joue.

J'étais vêtu d'une tunique blanche sans manches qui me couvrait des épaules aux genoux, entorse au protocole née du déplaisir du prince à la vue de blessures ouvertes ou de cicatrices excessives. Les Derzhi gardent d'ordinaire leurs esclaves domestiques en fenzaï – un pantalon court et ample – et sans chemise. C'est un vestige de leur héritage désertique, singulièrement inapproprié et déplaisant pour ceux d'entre nous tenus captifs dans les régions montagneuses au nord de l'empire. La tunique n'était guère plus chaude, mais me donnait au moins l'impression d'être plus décent.

Assez étrangement, le pire dilemme du maître-esclave avait été ma chevelure. Je n'avais pas de barbe – il n'en pousse pas aux Ezzariens comme à la plupart des races. Mais, contrairement à la coutume dans les quartiers d'esclaves, la fille du baron avait ordonné qu'on me laissât les cheveux longs. Durgan voulait les couper, mais il craignait que cela ne rendît trop évidentes les marques du fer sur mon visage et n'exposât l'enflure sanglante là où Vanye m'avait asséné le coup de barre de fer. Il me les fit donc plutôt nouer simplement d'un côté, à la manière derzhi – pas tressés comme les guerriers qui ont vu le combat, bien sûr –, en espérant que cela dissimulerait la folie

commise par Vanye. Il appliqua également un baume sur la brûlure, un geste que je ne fis pas l'erreur de considérer comme de la bonté. Le maître-esclave espérait voir le prochain lever du soleil.

— Ah, le dîner! s'exclama le prince lorsque je franchis les portes dorées à la feuille d'une somptueuse salle de séjour.

Je m'inclinai – maladroitement, avec le plateau – en me félicitant d'être parvenu à ne pas m'évanouir en me redressant. Il y avait sept ou huit personnes dans la pièce. Trois hommes et deux femmes étaient assis sur des coussins autour d'une table basse, jouant à l'ulyat, un jeu derzhi impliquant des pierres peintes, des jetons de bois et beaucoup de querelles sanglantes. Je pris grand soin de ne regarder personne en déposant le plateau sur une autre table basse entourée de coussins de soie bleus et rouges. Le maître-esclave avait donné des ordres très spécifiques sur ce point. J'ignorais si c'était une des règles de la maison ou simplement une façon de dérober aux regards l'enflure suintante de ma joue.

— Regardez tous, j'ai acquis un nouvel esclave. Un Ezzarien qui sait lire.

— Impossible...

Il y eut des petits gloussements et une répétition des remarques habituelles.

— Des plus accomplis, à ce qu'on m'en a dit. Il a peut-être même du sang royal ezzarien.

— Un sorcier barbare! Je n'en ai jamais vu. Le prêterez-vous? demanda une femme à la voix grave, qui songeait à autre chose qu'à se sustenter.

— Ah, Tarina, pourquoi me le demander? Quel plaisir trouverais-tu à un homme si famélique, tout en cheveux noirs et en yeux sombres?

— Même s'il ne vous approche pas en stature, Monseigneur, il semble d'assez belle forme. Si son visage est plaisant, je pourrais être tentée... quand vos propres yeux regardent ailleurs, comme ils semblent le faire constamment. Lydia permettra-t-elle de telles escapades lorsque vous serez unis?

— Ah, tu en as trop dit. Je ne le prêterai certainement pas à quiconque me rappelle cette louve à la langue acérée. Tire du plaisir du repas que je vous offre, car tu ne l'obtiendras sûrement pas de mon esclave.

Je n'appréciais nullement de me trouver au centre d'un tel échange. Comme je l'avais découvert tout récemment avec la fille du baron, c'était plus dangereux que servir comme combattant sur le front de l'empire. Je m'inclinai en marmonnant :

— Si c'est tout...

— Parle plus haut, dit le prince. Comment peux-tu lire si tu ne parles pas clairement ? Et non, ce n'est certainement pas tout. Nous devons permettre à Tarina de voir ce qu'elle manque.

Sans avoir le temps d'être adéquatement effrayé, je sentis une main me prendre le menton pour le soulever avec brusquerie. Lorsque mon regard put se concentrer de nouveau après le mouvement soudain de ma tête, qui m'avait donné envie de vomir, il était plongé dans les yeux d'ambre brûlant du prince Aleksander.

— Qu'on m'amène Durgan !

Quelqu'un passa près de nous en courant, ayant entendu la menace indéniable dans la voix du prince. La main de fer qui m'avait saisi le menton me tenait immobile, dressé sur la pointe des pieds et je craignais que cette position et les senteurs mêlées de lourds parfums, de cannelle, de thé rance et de fromage de chèvre à demi putréfié si prisés par les Derzhi, ne me fasse vomir à nouveau.

Le rapport effectué par Durgan sur les événements de l'après-midi fut quelque peu étouffé par le tapis sous ses lèvres. Une absolue prosternation était peut-être un peu trop dramatique en de telles circonstances privées, mais le maître-esclave luttait pour sa vie. Lorsqu'il eut terminé, le prince me relâcha et me repoussa. Je m'agenouillai et croisai les mains sur ma poitrine, comme il se devait, tout en encourageant mon estomac à retourner à son emplacement normal.

Les prophètes ezzariens enseignent que, dans le calme de la nature précédant un désastre, un auditeur attentif peut entendre le cliquetis des os des victimes. En cette occasion, un sourd aurait pu les entendre. Lorsque le prince ordonna de faire venir sire Vanye, le son des os entrechoqués était aussi fort que celui d'un tremblement de terre.

Je fus envoyé devant les portes du palais pour attendre le jeune seigneur. La nuit était glaciale, et je n'avais ni manteau ni souliers. Mais ni le brasier du garde, aux portes, ni les torches brûlant aux

murs n'auraient pu me réchauffer. Peut-être le prince avait-il pensé que son compagnon dépourvu de menton serait troublé de me voir. Mais, alors que je franchissais les portes devant le jeune homme au visage gris de peur, je doutais que ma présence ait un rapport quelconque avec sa terreur. Il savait que c'en était fait de lui.

Le prince nous attendait dans la cour intérieure du palais. Il portait son manteau de fourrure blanche et tendit la main à sire Vanye lorsque celui-ci mit pied à terre.

— Tu vois que j'ai envoyé mon esclave pour t'accueillir... libre, sans craindre de le voir tenter de s'enfuir. Tu m'as rendu un grand service, Vanye.

Le jeune noble contemplait le prince, stupide, bouche bée. Le prince éclata de rire, prit le bras du jeune homme et se mit nonchalamment en marche vers les cours des cuisines et des ateliers.

— Viens, je veux t'en remercier.

Sire Vanye rit, incertain – c'était plus un couinement qu'un rire – mais il ne se sentait certainement pas à l'aise. Outre les deux porteurs de torche et deux serviteurs, quatre soldats en uniforme les suivaient, lui et le prince qui bavardait avec bonne humeur. Les soldats me repoussèrent derrière eux. Je refermai les bras sur moi, maudissant en silence l'hiver, la royauté et ma propre existence.

L'appréhension et l'incertitude me rongeaient les entrailles tandis que nous entrions dans la forge. La chaleur des flammes ronflant comme un tonnerre me brûla de nouveau la joue, et dans l'air même tremblaient les contours du faucon et du lion que je porterais jusqu'à ma tombe. Le forgeron était prêt.

Vanye tenta de se dégager lorsqu'on l'attacha au poteau, mais il était loin d'en avoir la force. Puis il se mit à supplier. Son visage grêlé était devenu d'un gris terreux.

— Aleksander... Votre Altesse... vous devez comprendre... mon père... cette disgrâce... s'occuper d'esclaves...

Lorsque le forgeron tira du feu le plus gros de ses fers, les balbutiements se transformèrent en gémissement sourd.

Je refusais de regarder. J'avais été bien près de hurler seulement deux heures plus tôt et, avec moi, le forgeron avait pris des précautions. Je fermai les yeux. Aussi n'étais-je absolument pas prêt lorsque le robuste forgeron me fourra dans la main la lourde poignée de fer.

— Fais-le, ordonna le prince en souriant et en croisant les bras, attentif. Vanye n'est pas satisfait de s'occuper d'esclaves. Il croit qu'il ne peut pas tomber plus bas. Démontre-lui à quel point il se trompe.

— Monseigneur, je vous en prie...

Je pouvais à peine parler, tant j'étais révolté. Tout ce que je tenais encore pour sacré, tout ce pour quoi je priais encore, se trouvait toujours profondément enfoui en moi.

Le brûlant regard ambré se riva sur moi. Je voulais détourner les yeux, je savais que rien de bon ne sortirait de ce que je pourrais dire ou faire. Mais certains actes ne peuvent être accomplis, quelles qu'en soient les conséquences.

— Tu vas le faire. Je n'écouterai pas les scrupules d'un Ezzarien efféminé. Je te donne une occasion de te venger. Un esclave désire certainement la vengeance.

Je gardai le silence mais ne détournai point les yeux. Je ne pouvais le laisser se tromper sur mes intentions. Tout en le regardant fixement, lui et sa fulminante colère, je levai le vil outil pour le rejeter dans le feu. Mais, sans me laisser le temps de le lâcher, le prince, avec un rugissement, referma sa main puissante sur la mienne et poussa le fer rouge contre le visage de Vanye.

J'entendis ses hurlements et sentis sa chair calcinée longtemps cette nuit-là, bien longtemps après avoir été enfermé dans une cellule, sous le quartier des esclaves, dans une noirceur glacée. Je ramenai la paille dégoûtante sur ma nudité en luttant pour retrouver un semblant de la sérénité et de l'acceptation que je m'étais efforcé d'acquérir durant seize ans. Mais je ne cessais de penser à la profonde haine que j'éprouvais pour Aleksander et lui souhaitais tous les maux du monde. Je ne pouvais juger sire Vanye, déterminer s'il méritait ou non le mépris princier, mais comment aurais-je pu, moi, ne pas mépriser un prince capable de faire mutiler un homme tout en piétinant les pitoyables restes d'un autre pour remédier à sa propre erreur ?

CHAPITRE 2

Trois ou quatre jours s'écoulèrent avant que le prince Aleksander ait besoin de quelqu'un qui sache lire. Pas n'importe qui. Quelqu'un en qui il aurait confiance. Les scribes du palais, grâce à leur accès privé à l'information, étaient connus pour leur espionnage et leurs intrigues. Et, bien entendu, il ne me faisait pas tant confiance que cela, mais il pouvait me couper la langue si je répétais un seul mot de ce que je lisais. Je le comprenais. La confiance mal placée constitue une leçon extrêmement douloureuse.

Je dormais lorsque Durgan laissa tomber l'échelle de bois du plafond et me cria de sortir de mon petit trou vide. Pendant les années où j'avais subi de manière intermittente ce genre de punition, j'avais appris à tirer le meilleur parti de ces heures de silence. Je m'étais appliqué à dormir dans presque toutes les conditions : dans la chaleur écrasante, le froid brutal, entravé par des chaînes ou des cordes, dans l'humidité, la douleur, la saleté et la vermine. La faim était un peu plus problématique, mais j'avais rarement été affamé – les esclaves sont trop coûteux pour qu'on les endommage de manière frivole – et, en général, j'avais réussi à donner à mes maîtres peu de raisons d'aller plus loin pour se satisfaire que les habituels coups et dégradations. En l'occurrence, cependant, je craignais d'avoir outrepassé une limite et de ne jamais sortir de là. Même ainsi, pourtant, j'étais parvenu à dormir presque tout le temps.

— Il y a une citerne, dehors, et ta tunique est sur un crochet,

me dit Durgan tandis que je gravissais les barreaux en baissant les yeux et en tremblant dans la froide lumière du jour. Tu dois être présentable. Il y a un couteau près de la citerne. Coupe-toi les cheveux. Et ne t'imagines pas que je ne vérifierai pas si le couteau est toujours là quand tu t'en iras.

Avec un soupir, je m'exécutai. La lame était très émoussée et chaque secousse me vrillait le crâne. Cela semble ridicule, mais être forcé de me couper les cheveux était plus irritant que toutes les autres mesquineries de la servitude. C'était tellement absurde.

— Tu dois te rendre directement aux appartements du prince.

Durgan ne me dit pas ce qu'on attendait de moi. Que je doive servir le repas ou être tué, il n'avait pas à le savoir... ni à me le dire, même s'il savait à quoi s'en tenir. Je traversai à pas de course, en direction des cuisines, la cour pleine de neige fondante, nettoyai mes pieds boueux dans le baquet situé près de la porte et me hâtai de gravir l'escalier en regrettant les odeurs savoureuses et le nuage de chaleur que j'abandonnai en m'éloignant des broches et des fours. Peut-être pourrais-je m'attarder un peu en revenant. Le prince ne se serait assurément pas soucié de ma propreté s'il avait eu l'intention de me tuer. Je cognai à la porte dorée en me maudissant d'avoir violé la règle que j'observais depuis si longtemps, de m'être projeté plus loin que l'instant présent.

— Entrez.

Un regard rapide avant de me laisser tomber à genoux en détournant les yeux m'apprit que seul le prince et un autre homme étaient présents. L'autre était beaucoup plus âgé. Son visage était tanné par les intempéries, ses longs et épais cheveux gris, partiellement disciplinés en tresse, et ses avant-bras laissaient penser qu'il jonglait avec des rochers pour se distraire.

Aleksander était étendu sur un sofa de brocard bleu.

— Qui êtes... Ah. (Ce n'était pas l'un de ces « ah » mortellement dangereux, mais non plus celui qui signifie « je vais oublier que tu m'as défié ». Chanceux comme j'étais, il aurait de la mémoire.) Viens là et lis ceci.

Les nobles derzhi n'apprenaient ni à lire ni à écrire, ou bien, s'ils apprenaient, ils ne l'auraient certainement dit à personne. De la race des guerriers, ils appréciaient le savoir de leurs lettrés et de leurs

marchands, à la façon dont ils appréciaient les chiens bien dressés ou les oiseaux capables de porter sans erreur un message à destination, ou encore les illusionnistes à même de transformer des lapins en fleur ou de faire disparaître de voluptueuses vierges.

Je touchai le tapis de mon front, me levai et m'agenouillai de nouveau près du sofa sur lequel était étendu le prince. Celui-ci agitait un rouleau de papier dans ma direction. Ma voix était enrouée, car je n'en avais guère fait usage depuis que j'avais été envoyé au marchand d'esclaves, une semaine plus tôt, mais, après un paragraphe, je réussis à articuler plus clairement.

Zander,

Je suis fort marri de ne pouvoir être présent à ta dakrah. Je me trouve empêtré dans l'installation du légat khélid à Parnifour. Il a pour sa résidence une liste d'exigences incroyables. Elle doit être adossée aux collines. Elle doit pouvoir accueillir au moins trois cents personnes. Elle doit dominer la ville, avoir deux puits non connectés, assez de jardins, munis de leur propre source, pour cultiver leurs friandises. Et ainsi de suite, interminablement.

Pourquoi ton père a-t-il choisi son plus jeune dénissaire pour une telle affaire, cela me dépasse. Même si je suis éternellement reconnaissant de cette nomination, et honoré de m'être vu confier un aussi important devoir. Je craignais que le légat khélid ne prenne ombrage de cette nomination en pensant qu'il méritait mieux, mais il est toujours charmant et accommodant – tant que je satisfais ses exigences. Je vais peut-être devoir mettre le baron Féshikar à la porte de son château si je ne trouve rien de mieux. Déposséder un baron appartenant à la famille des Héged Fontézhi, un aristocrate propriétaire d'un domaine, est une épreuve dont je préférerais me passer. Mais j'ai le mandat de l'empereur, et tout ce qui doit être fait le sera.

Tu vois donc qu'il m'est impossible d'être présent, même si je sais que ce sera manquer une célébration unique dans la vie d'un homme. J'ai déjà la gorge serrée en songeant à toutes les bouteilles mises de côté pendant les vingt-trois années écoulées en prévision de ton onction, et tout le reste en peine en songeant aux femmes que tu prévoiras pour notre plaisir! Il faut que tu me réserves une bouteille et une fille, et assez d'énergie pour une course de Zhagad à Drafa au printemps prochain. Mon Zéor est plus rapide que jamais et avec un cavalier de

qualité supérieure — moi-même —, il n'aura aucune difficulté contre ton pitoyable Musa et son maître débile. Je te parie mille zénars à l'instant. Cela te donnera une raison de ne pas m'oublier tandis que je me languis ici dans les coins reculés du royaume.

*Ton cousin navré,
Kiril*

— Malédiction ! (Le prince s'assit avec brusquerie.) Ce ne sera pas une vraie fête sans Kiril. Il est à seulement deux semaines de voyage avec une bonne monture. Il aurait pu s'arranger pour être là au moins deux ou trois jours sur les douze de la célébration. (Il m'arracha la lettre des mains et la regarda fixement comme pour manifester son déplaisir à l'auteur.) Peut-être devrais-je le faire rappeler. Kiril est un guerrier, pas un laquais de diplomate. Père peut bien envoyer quelqu'un d'autre effectuer ses tâches domestiques. (Il poussa de sa botte le dos de l'autre homme.) Comment avez-vous pu laisser Père agir ainsi envers Kiril ? Je pensais que c'était votre neveu favori. Enverriez-vous un fils dans un aussi morne exil ? C'est peut-être la raison pour laquelle les dieux ne vous en ont point accordé.

— Ne l'avais-je pas prédit ? répliqua l'homme plus âgé, avec une intonation plus inquiète que semblait le justifier l'indisponibilité d'un cousin du prince. À mesure que les Khélid s'introduisent plus avant dans les faveurs de ton père, ils deviennent de plus en plus exigeants. Je me suis laissé dire qu'ils insistent pour que seuls leurs propres magiciens puissent officier lors des mariages, funérailles et dakrah. Il y a seulement trois mois que ton père leur a donné cette ville, et ils en modifient déjà le fonctionnement comme s'ils l'avaient conquise.

Je demeurai agenouillé, immobile, les yeux fixés sur les complexes motifs rouge et vert de l'épais tapis, en essayant de ne manifester aucun intérêt. Le baron était le seul de mes maîtres qui m'avait permis d'entendre quoi que ce soit du monde au-delà des ragots d'esclaves mal informés. Un petit plaisir dans une existence qui en était par ailleurs plutôt dépourvue, et j'avais regretté cette perte plus que tout lorsqu'il m'avait vendu.

— Vous vous inquiétez trop, Dmitri, déclara le prince. Vous avez passé trop de temps aux frontières et vous êtes encore irrité que Père ait donné la cité que vous aviez prise aux Basranni. Apprenez

de nouveau à vous divertir. Même dans ce réduit glacé où mon père nous confine, les distractions sont nombreuses. Vous n'avez pas chassé avec moi depuis six ans. Vous me devez encore un arc neuf.

— Tu t'inquiètes trop peu, Zander. Tu es le seul fils d'Ivan, le futur empereur de mille cités. Il est temps que tu t'y emploies. Ces Khélid...

— ... ne pourraient défaire ne serait-ce qu'une seule légion derzhi avec leurs meilleures troupes. Ils se sont enfuis, Dmitri, et ils se sont cachés pendant vingt ans. Ils avaient tellement peur de nous qu'ils sont revenus pour quémander la paix. Qui se soucie de ce qu'ils font de Karn'Hégeth ? Autant se soucier de ce qu'ils font avec leurs jongleurs ou leurs acrobates. D'ailleurs... (Le prince poussa encore du pied l'homme assis en tailleur sur le plancher près de son sofa)... j'ai décidé d'engager quelques-uns de leurs magiciens pour la fête de ma dakrah. J'ai entendu dire qu'ils ont un talent étonnant.

— Il ne faut pas. L'onction du prince héritier derzhi le jour de sa majorité n'est pas un spectacle pour des étrangers. Personne de l'extérieur ne devrait même se trouver dans la cité, ce jour-là. Et si leurs magiciens sont de leur religion, comme ils le prétendent, pourquoi les laisseraient-ils engager pour des divertissements ? J'aimerais tous les expédier bien loin avec leurs livres et leurs cristaux dans le cul.

Mon âme ezzarienne flétrie ne pouvait entendre des discours aussi frivoles sur le véritable pouvoir sans un tressaillement d'anxiété. "Magie" était le terme habituellement employé pour désigner les illusions, les tours de prestidigitation et les quelques sortilèges visant à distraire et mystifier les badauds. La sorcellerie était toute autre. Le vrai pouvoir était à même d'altérer le fonctionnement de la nature, avec des intentions que la plupart des humains étaient incapables d'imaginer. J'en avais entendu assez à propos des Khélid pour croire qu'ils connaissaient un peu de sorcellerie. Les Derzhi jouaient avec ce qu'ils ne comprenaient pas. Il y avait dans le monde des mystères... des dangers...

En fermant les yeux, je claquai les portes du savoir et des souvenirs, ces portes verrouillées le jour où les Derzhi m'avaient dérobé ma liberté et où les rituels de Balthar m'avaient dépouillé du véritable pouvoir. Sire Dmitri devait avoir perçu mon malaise, car il parut me remarquer pour la première fois. Il me saisit le bras et me le tordit dans le dos presque à le briser.

— Tu comprends les châtiments réservés aux esclaves rusés qui parlent, écrivent ou même ne font que penser aux conversations privées de leurs maîtres.

Je parvins à murmurer :

— Oui, Monseigneur.

J'avais vu ce genre de châtiments au tout début de ma captivité et n'avais eu besoin de rien d'autre pour me persuader de tout garder par-devers moi. Je pouvais oublier aussi aisément que je pouvais dormir.

— Va, dit le prince, assombri. Dis à Durgan de te remettre là où tu étais.

Je touchai derechef le sol de mon front, retournai au quartier des esclaves et informai Durgan du fait que je devais réintégrer mon cul de basse-fosse. Les Derzhi aimaient à voir les esclaves porter le message de leur propre punition. Ils nous auraient forcés à nous fouetter nous-mêmes s'ils avaient pensé que nous pourrions le faire à leur satisfaction.

... à suivre !

SORTIE : LE 20 MARS 2009
